

EMILE FAGE

CHIEN-CAILLOU

SA VIE - SON OEUVRE

TULLE

IMPRIMERIE CRAUFFON

Rue Général Delmas

1897

artyuiop.fr

CHIEN - CAILLOU

J'avais fait, au commencement de mes études de droit, à Paris, la connaissance du graveur Rodolphe Bresdin, plus communément désigné sous le nom bohème de Chien-Caillou. Il venait assez souvent dans l'hôtel garni où j'étais descendu, en compagnie de mes compatriotes Camille Bordes et Eugène Borie, passage du Commerce, près la rue Mazarine, chez la mère Jacques. J'y rencontrais aussi, à la même époque, quelques-uns de ses camarades, entre autres deux débutants dans les lettres, qui ont marqué plus tard, à des titres et à des degrés divers, Champfleury et Henri Mürger.

Champfleury passait pour le plus studieux de la petite bande. Nous l'appelions le piocheur de l'Institut, à cause de ses goûts appliqués et du voisinage du palais Mazarin, où nous lui prédisions une belle place. Mürger était dès lors, ce qu'il est resté toute sa vie, ami des vers et des contes, de Mimi

Pinson et de Musette. Quant à Rodolphe Bresdin, il employait le plus clair de son temps à tirer le diable par la queue.

Champfleury et Mürger se sortirent assez brillamment d'affaire, surtout Champfleury, plus rassis que la plupart des jeunes de son entourage, mieux ordonné malgré quelques équipées réalistes, travailleur méthodique et persévérant. Ses premiers romans furent remarqués; il y en eut un qui fit scandale : *Les Amoureux de Sainte-Périne*, de l'eau de rose, pourtant, à côté des ouvrages acidulés, parus plus tard, des Goncourt et de Zola. Champfleury s'est fait depuis lors, dans l'érudition lettrée de notre temps, une place des plus distinguées et des plus enviables.

Henri Mürger représentait la bohème nouvelle, étudiante et bourgeoise, celle de Bobino et de la Grisette, du bonnet et du fichu sans façon, du roman sentimental et du pot de fleurs dans la mansarde, petite fille de Lisette et de Paul de Kock. Il en était l'incarnation idéalisée, expression la plus poétique et la plus touchante. Sa *Vie de Bohème* réussit, fut bien accueillie de la presse et des gens de lettres, révolutionna le quartier Latin et fit verser des torrents de larmes aux sensibles petites ouvrières de la

rive gauche. Théodore Barrière la porta au théâtre; ce fut un succès plus grand encore.

Voici du coup Mürger mis tout à fait en évidence, qui voit s'ouvrir devant lui, à deux battants, les portes des cercles lettrés, des journaux, des grandes revues. Il ne sut pas, malheureusement, ou ne put pas profiter de la veine qui s'offrait à lui. Ses productions nouvelles furent lues avec intérêt, mais sans engouement ni attention marquée. C'était toujours délicat et gentil, mais la même chose. Son ancienne clientèle ne le suivit pas à la *Revue des Deux-Mondes* : il ne s'en forma pas une nouvelle. *La Vie de Bohème* n'eut pas de postérité. Henri Mürger, maladif, en fut affecté. Sa santé allait déclinant. Il se retira et finit ses jours, à quarante ans, dans une maison de santé ouverte aux gens de lettres, la maison du docteur Dubois.

Chien-Caillou fut encore moins heureux; il ne connut ni les douceurs de la popularité ni la tranquillité d'une aisance relative, même passagère. Il vécut plus longtemps, et se traîna toujours dans une affreuse détresse. Au temps dont je parle, à l'époque du petit cénacle du passage du Commerce, il passait pour mener une existence vagabonde, se nourrissant, disait-on, de trognons de choux

ramassés dans les tas au coin des carrefours ou aux environs des halles, en peine d'un coin où reposer sa tête.

Champfleury nous a laissé⁽¹⁾ de la soupente où logeait alors Chien-Caillou, une description d'un fantastique minutieux et navrant : « Chien-Caillou, dit-il, demeurait dans la rue des Noyers. C'est aux environs de la place Maubert, un quartier où l'on a souvent faim. Il louait au septième étage une petite chambre de 40 francs. Voulez-vous savoir ce qu'est un logis de 40 francs par an ?

" On entrait dans cette chambre, c'est-à-dire, on n'entrait pas dans cette chambre, mais dans le lit ou sur une échelle. Le lit prenait les deux tiers de la place, l'échelle l'autre tiers. Le lit était à gauche, s'enfonçant sous le toit : un lit avec une couverture douteuse; des draps qui, à force de raccommodages, ne formaient plus qu'une vaste reprise. Les draps couvraient à peu près un matelas d'une maigreur de lévrier. Ce pauvre matelas, qui dans un temps avait contenu de la laine, la misère l'avait converti en pailleasse. Un jour, une poignée enlevée à propos pour diner, un autre jour, une poignée pour déjeuner, avaient fait vivre Chien-

(1) Chien-Caillou, par Champfleury, 1847.

Caillou un mois du matelas, et il trouva tout aussi bon de dormir sur la paille, quand il fut forcé de remplacer la laine.

» Pour l'échelle, c'était là un meuble de la plus heureuse invention. Une table aurait gêné; une commode n'aurait pu tenir dans la mansarde, en raison de l'angle formé par le toit; un secrétaire était un meuble trop fastueux; — au lieu que l'échelle, d'allure solide, avec ses marches plates, servait d'étagère portant le plus étrange mobilier.

» Dans l'origine, son principal but avait été de conduire à la fenêtre. La fenêtre était un trou pratiqué dans le toit, ne pouvant donner passage à la tête, mais destiné à renouveler l'air.

» Sur le premier échelon, demeurait un lapin blanc, tranquille, réfléchissant et semblant très satisfait de sa vie de torpeur. Le second échelon portait une brosse, quelques planches de cuivre, le troisième, une boîte de bois blanc contenant du fil, des épingles, des aiguilles emmanchées dans du bois, un pot de cirage; le quatrième, un carton ventru d'ou sortaient du papier blanc, des estampes, etc.

» Rien aux murs qu'une estampe, la *Descente de Croix* gravée par Rembrandt, non pas de celles qui traînent sur les quais,

abominables contrefaçons à quinze sous, mais une épreuve de maître. Cette estampe de 200 francs, au milieu de ce mobilier boiteux, disait toute la vie de Chien-Caillou.»

L'échelle de Chien-Caillou, fameuse dans son genre, n'eut rien de commun, cela se voit de reste, avec celle de Jacob; si ce n'est qu'elle conduisit notre artiste à une sorte de paradis féroce, qui remplit son cerveau de la fumée des ivresses hoffmannesques et mit à ses trousses tous les vampires de la misère.

D'aussi lamentables débuts, supportés avec un flegme stoïque, s'ils ne désarmèrent pas la destinée à son égard, ne découragèrent pas la patience obstinée de notre philosophe de la place Maubert. Peu à peu, à force de souffrir et d'attendre, avec l'aide de quelques rares amis qui réussissaient et se créaient des relations, il put placer des dessins et arriver tout juste à ne pas mourir de faim.

Son instruction était élémentaire. En fait d'éducation, il avait reçu celle de la rue et de quelques libres ateliers, où ses excentricités de nomade l'avaient posé comme un propre à rien et un charentonien de l'avenir.

Son talent de dessinateur, très réel cependant, incontestable malgré les gouailleries de ses camarades, avait peine à se

faire jour au cours d'une vie aussi décousue et aussi dépenaillée. Le travail seul pouvait le racheter et le sauver. Il parut le comprendre, se mit résolument à la tâche, et cet effort sincère fut récompensé. Des commandes lui arrivèrent. Ses lithographies, ses eaux-fortes se caractérisaient par une originalité étrange, qui attira l'attention de quelques amateurs. D'autre part, à ce moment, Champfleury appelait l'intérêt sur lui par une nouvelle romanesque, intitulée : *Chien-Caillou*, et saluée comme un chef-d'œuvre par Victor Hugo. Il semblait qu'une meilleure étoile se levait; elle se montra en effet, ne brilla qu'un instant et s'éclipsa. Rodolphe Bresdin travaillait par boutade, avec acharnement, mais son effort se lassait vite, se détendait, n'avait pas de lendemain. Dès qu'il possédait le strict nécessaire pour un jour, pour quelques jours, son outil lui tombait des mains.

Ce qui lui manqua, ce fut donc moins l'aptitude artistique, le talent, que la continuité de l'effort, l'esprit de suite, l'ordre, l'arrangement matériel de l'existence l'à-propos et le flair pour profiter du moment favorable.

On touchait au coup d'Etat. La fortune de Bresdin à Paris ne s'éclaircissait pas; il voulut essayer de la vie en province. Il vint à Tulle après le Deux-Décembre, et y retrouva plusieurs de ses camarades du quarter Latin. Son esprit inquiet l'y avait naturellement suivi. La police en temps-la, avait l'œil ouvert sur les figures étrangères. La tête mal peignée de Bresdin ne lui disait rien de bon. On le dévisageait au passage, ce qui l'horripilait au suprême degré. Il s'imaginait que la police le surveillait, le filait. Si des gendarmes, des sergents de ville en tournée de service passaient sous les fenêtres de l'hôtellerie où il prenait ses repas, il se reculait instinctivement au fond de la chambre et lançait des *pouah! pouah!* qui auraient pu le compromettre.

Une famille amie le retira à la campagne, dans la commune de Chanteix, au lieu de Bellevue, un pays de solitude, de tranquillité parfaite, orné de jolis arbres, bien ensoleillé, avec des perspectives ravissantes à l'horizon, vers Donzenac et Sainte-Féréole. Non loin de la maison d'habitation, dans le fond de la vallée, s'étendait un étang de belle dimension, en forme de coupe allongée, réputé pour la transparence de ses eaux, et bordé d'un côté par un chemin très propre qui formait

promenade. Tout auprès, sur la petite plateforme d'un monticule, gros comme une taupinière, et d'où l'on dominait l'étang, s'élevait, pas bien haut au-dessus du sol, une cabane de pêche; elle était d'aspect misérable, déjetée par le temps, couverte d'un chaume moussu, et éclairée par l'unique jour qui tombait du tuyau de la cheminée ou que laissait passer la porte ouverte. La vue, de ce point, était bornée, mais agréable.

C'est dans cette cabane branlante que Bresdin installa ses pauvres pénates et vécut quelque temps en ermite. Cet intérieur à la Rembrandt, délabré et fantastique comme ses propres songes, lavait enchanté : solitude profonde, grand silence; nul être autour de lui si ce n'est quelques poules de la ferme qui venaient picorer ses maigres restes; et tout près, dans un rayon dont ses yeux percevaient aisément toutes les formes et toutes les nuances, une exposition permanente de paysages, d'un pittoresque achevé.

Bresdin était amoureux de son gîte; il prit tout de suite au sérieux son rôle de maître de maison; il se mit à faire lui-même son ménage, sa cuisine.

Dieu, quelle cuisine et quel ménage! les galettes ou crêpes de sarrasin, fort en usage

dans la contrée, étaient de son goût; il voulut les confectionner de sa propre main et y réussit, très grossièrement il est vrai. Un couvercle de marmite lui servait de poêle. Il en sortait des galettes d'une couleur peu avenante et d'une épaisseur qui les rendait semblables à de petites tourtes de pain. Les paysans n'en auraient pas voulu. Lui s'en régala, vantait à qui voulait l'entendre l'excellence de ses produits culinaires. Les gens de l'endroit qui passaient par là jetaient un œil curieux, mais effaré, sur cette installation primitive et sur les allures mystérieuses du personnage qui y résidait : un être à mine rébarbative, d'humeur fantasque, ne parlant pas et ne faisant rien comme les autres, tantôt occupé à son ménage, tantôt travaillant à des choses incompréhensibles, avec des bouts de crayon ou des pointes d'acier qu'il faisait aller et venir de façon bizarre, et leur produisant l'effet de ces apparitions fantasmagoriques dont le récit émerveille les soirées d'hiver à la campagne. On racontait même que, peu de temps après son installation à Bellevue, à la seule fin d'écarter les importuns, il s'était procuré un fusil en bois dont il se servait pour viser les curieux au passage et leur inspirer une crainte salutaire.

Bresdin, au fond, n'était pas si effrayant que cela. Il y avait du bonhomme en lui. Il avait fini par apprivoiser les gens de son entourage. On l'accueillait avec plaisir. Il venait familièrement prendre place à leur foyer, se mêlait à leurs veillées : il en était même arrivé, par ses histoires et ses drôleries, contées le soir, au coin du feu, à les intéresser et à les égayer.

Il frayait aussi avec le voisinage, poussait des reconnaissances dans les villages d'alentour, excursionnait jusque dans les communes environnantes.

Non loin de sa cabane, un peu sur la hauteur, était perché un riant village, la Joubertie, qui avait ses préférences. Une maison hospitalière s'y était ouverte devant lui. Elle était habitée par une famille qui avait de l'instruction et de la cordialité. Trois jeunes demoiselles, pleines de bonne humeur et de bonne grâce, l'ainée surtout fort enjouée et spirituelle, l'animaient de leur amabilité et de leur gentillesse.

Notre artiste ne résistait pas au plaisir de fréquenter cette demeure attirante, multipliait ses visites, se sentait là bien venu, reposé, en pays ami. Le réfractaire s'humanisait au contact d'un foyer favorable,

où il trouvait des figures souriantes et l'oubli de ses misères.

Malgré tout, persistait en lui un fonds de sauvagerie, qu'il dépendait du seul hasard de la conversation ou des circonstances les plus futiles, de faire tout à coup surgir. Ainsi, par exemple, la vue d'une soutane de prêtre le mettait hors de lui. Or, un bon et jovial curé d'une paroisse des environs, parent de la famille qui lui donnait tant de marques de bonté et qu'il aimait, venait quelquefois visiter ses proches de la Joubertie. Si Bresdin se trouvait dans la maison, lorsque le prêtre y entrait, ou s'il l'y rencontrait en arrivant, c'était aussitôt l'occasion d'une petite scène, invariablement la même, aussi comique qu'inconvenante. Il se livrait d'abord à une gesticulation grossière, puis se hérissait comme un chat en présence de son ennemi naturel, ou bien, soufflant comme un taureau courait se blottir, tout recroquevillé sur lui-même, dans le coin le plus obscur de la pièce. Cela à la longue jeta du froid sur les relations, et peu à peu Bresdin fut tenu à l'écart.

Je ne sache pas que son séjour à Bellevue ait été marqué par quelque composition de valeur. Il y travaillait sans doute, dessinait, tirait parti de ses dessins comme il pouvait,

en vendait à ses amis de Tulle, en envoyait à Paris; aucun de ses bons ouvrages n'est daté, à ma connaissance, de la Corrèze.

Un jour que je le trouvais dans son agreste atelier, ayant en main une ébauche de sa *Comédie de la Mort*, occupé à la revoir et à la compléter, il me vint à l'esprit de composer, pour mettre au bas de la curieuse estampe, les vers suivants, qui peuvent en donner une idée :

Un chercheur d'idéal, ayant perdu la piste
 Du bons sens, un coureur de gloire, un pauvre artiste
 A Bellevue un jour tomba. C'était un fou,
 Un poète! Il prit goût à cette solitude
 Et fit son gîte là, comme un ver fait son trou.
 La cabane manquait de tout. Un hiver rude;
 La misère dedans, dehors un temps de loup;
 La huche vide. Un chien en eût crevé. L'artiste
 Prit la plume et créa l'œuvre fantasque et triste
 Que tu vois. Son nom est un surnom : *Chien-Caillou*.
 Œuvre étrange où les fleurs ressemblent à des
 gnomes,
 Où des spectres-oiseaux et des rochers-fantômes
 Font dans l'ombre un sinistre et vague accouplement!
 Quelques arbres flétris, où pendent des squelettes,
 Courbent sur un étang leurs mornes silhouettes.
 Spectacle affreux! les lys ont des airs d'ossement,
 Des têtes de serpent sortent du sein des roses,
 L'ironie et la mort suintent de toutes choses.
 Sur le seuil d'une grotte, abimé tristement
 Dans la nuit du remords et des larmes pieuses.

Fermant des mains ses yeux aux visions hideuses,
Un pécheur prie.
En haut, deux morts joyeusement
Brandissent l'olivier de paix; le Dieu clément
Montre du doigt le ciel; au fond du paysage,
Un gueux, tranquillement étendu comme un sage,
Jouit d'être et de vivre et songe vaguement.

Rodolphe Bresdin ne pouvait pas prolonger plus longtemps son séjour dans la Corrèze; il y avait épuisé, de façon ou d'autre, les sympathies de ses camarades, de quelques familles amies, toute la bienveillance possible. Il se sentait à charge et dut partir. À dater de ce moment, son existence devint nomade; il se rendit à Toulouse et voyagea dans le Midi.

C'est à Toulouse qu'il se maria. Mon cousin Charles Vidal qui y faisait alors son droit, très enclin aux choses de l'art et très bon pour les artistes sans le sou, l'y avait reçu et patronné de son mieux. Le nouveau ménage, qu'il avait l'occasion de voir souvent, était piteux, n'avait de brillant que sa lune de miel. Il était installé dans une modeste chambre, meublée de rêves et de cages d'oiseaux. Bresdin aimait beaucoup les oiseaux et les cages, ne pouvait s'en passer, en accrochait partout, en dessinait partout. Ses compositions en sont remplies. Il a mis des

cages jusque sur le faite des maisons bourgeoises et des palais princiers. On se demande pourquoi ? Mais les pourquoi de Bresdin sont insondables. Cela ne peut évidemment tenir qu'à une hallucination particulière de son esprit.

M. Champfleury a recueilli divers renseignements sur la vie et les travaux du graveur Bresdin, dans cette période de sa carrière. « Je l'ai suivi à la piste, nous écrivait-il il y a quelques années, dans ses pérégrinations du Midi, et j'ai essayé de donner une idée plus exacte de son œuvre tourmentée que dans la fantaisie déjà ancienne, où l'homme m'avait servi de prétexte à un conte. Cela paraîtra un jour dans mes mémoires. »

Notre dessinateur errant ne s'en tint pas au Midi et à la vieille Europe; il fit une fugue en Amérique, y vécut à l'aventure avec les cinq sous problématiques du juif de la légende et ne rapporta finalement d'outremer ni dollars ni composition originale.

Il serait intéressant de rechercher quelle influence ses pérégrinations en province, ses voyages du Midi, et surtout son séjour assez prolongé à Toulouse, ont exercée sur la conception et la manière artistiques de

Bresdin. Isolé, séparé du milieu exigeant et troublant de Paris, mis à l'abri non de la gêne, mais de la misère noire, par le dévouement de quelques amis et la curiosité sympathique de quelques amateurs, on peut se demander si, dans ces conditions plus favorables, il ne se fit pas une accalmie dans son esprit et si son œuvre n'en ressentit pas les effets dans une mesure appréciable. Certaines estampes, d'un ton moins cru et moins assombri, semblent témoigner d'un moment de relâche, d'apaisement relatif et se rattacher à cette période de sa vie.

Quoi qu'il en soit, l'accalmie ne fut pas de longue durée. La froide misère le reprit dans le grand Paris. Il en connut de nouveau, plus que jamais, — marié, père de famille, — l'amertume et les privations. Son cœur, tant de fois brisé, se réfugia dans une taciturnité sauvage. C'était un accablé et un fataliste. Il ne s'emportait pas en récriminations et en imprécations contre le mauvais sort jeté sur sa vie. Tributaire de la misère, il se sentait vaincu et portait son joug avec la résignation d'un fellah d'Egypte. Nul sentiment d'envie ne l'obsédait. Il savait souffrir en secret. Sa main ne fut jamais tendue qu'à des amis discrets et cordialement généreux. C'était, de l'avis de ceux qui l'ont connu de près, un bon naturel

et une conscience honnête. Aussi, de très honorables sympathies se groupèrent-elles autour de lui, dans diverses circonstances critiques, pour lui procurer du travail, lui fournir du pain. Des littérateurs, des peintres, prêtèrent à Bresdin leur concours. On faisait des expositions de ses lithographies, de ses eaux-fortes; on les mettait en loterie; on organisait des conférences. Notre compatriote limousin, M. Jules Claretie, qui est tout à la fois un esprit charmant et un cœur secourable, fit vers 1868 une conférence qui eut du succès. Elle était présidée par Courbet. Charles Vidal entra en relation, à cette occasion, avec le peintre illustre d'Ornans, s'entremet de son mieux pour la réussite d'une œuvre qui était une bonne action.

M. Claretie intéressa fort son auditoire par un discours tout de circonstance, parla du pays de bohème et de la bohème de Paris en particulier, de celle qui florissait au temps de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval, puis de celle qui lui avait succédé, la bohème deuxième manière, représentée, à des étages différents, par le poète Baudelaire, par Champfleury le romancier réaliste, le conteur Mürrer, le dessinateur Bresdin; moins touffue et moins chevaleresque, sans cheveux à la Samson ni moustaches à la Vélasquez,

mais qui était en somme plus extravagante avec moins d'esprit.

Il n'y a peut-être pas en France de sociétés particulières où la charité, l'assistance mutuelle soient plus en honneur que dans celle, trop souvent décriée à tort, des gens de lettres et des artistes. Rodolphe Bresdin en a éprouvé, à maintes reprises, les bienfaits. Malheureusement, une fois renfloué et remis à flot, il reprenait comme devant le fil de sa rivière trouble, s'en allait toujours à la dérive et disparaissait de nouveau pour quelque temps.

Nous avons dit que le malheureux Bresdin était marié. De son union étaient provenus des enfants. Or, ce bohème avait du cœur, aimait ses enfants, sa femme. Double et triple misère, et combien digne de pitié!

Avec cela une santé ruinée, une femme malade, un enfant qui vient de mourir par la faute d'une sage-femme, une petite fillette qui s'en va de la poitrine; et lui, perclus de rhumatismes, presque aveugle, à l'hôpital Necker, quoi de plus navrant! « - Comme tu vois, depuis mon retour, écrit-il à un ami, je ne suis pas sur des roses. »

Encore, si le lendemain devait lui apporter un peu de répit, quelque soulagement! mais c'est toujours à recommencer, à traîner le même faix, à lutter sans trêve contre la même mauvaise fortune. Il lui vient à un moment la pensée de jeter au loin ses outils de misère, la plume, le crayon, le burin, et de prendre, comme un simple Journalier, la bêche, le plantoir, de se mettre au jardinage.

« Un moment, j'ai été près de me faire jardinier, malgré mon torse décati et mes douleurs physiques, chez un riche propriétaire, mais il a trouvé que j'avais trop d'enfants. J'en suis content, car le peu de temps que j'ai été chez lui pour prendre langue, j'ai pu me convaincre de ceci : c'est combien, dans de pareilles conditions, la position d'un homme est dure et pénible. J'aurais bien fait de l'agriculture, vers laquelle je me sens toujours emporté plus que jamais, ou bien poli du cuivre pour les graveurs, mais, pour l'un comme pour l'autre, il me tallait toujours certaines avances, qui toujours aussi me font défaut. J'aurai encore bien du tirage, mais c'est mon lot de souffrir; depuis longtemps, j'y suis résigné; mais les enfants, voilà ce qui me rend un peu moins philosophe et me torture. »

Et c'est par ce côté humain que Bresdin vraiment se relève, c'est sous cet aspect moral qu'il mérite d'être connu. Dans l'abîme où elle se débat, son âme ici se retrouve, se reprend à aimer, jette un cri d'angoisse généreuse. Le malheureux oublie sa propre souffrance, ne la sent plus; celle de sa famille l'opprime. Ce qui le désole, c'est le souci des siens, la détresse de son intérieur, les infirmités qui s'y installent, et la maladie qui couche sur le grabat, l'un après l'autre, des êtres chers, sans défense, sans protection, sans autre secours que celui d'une affection alarmée et impuissante.

« J'ai perdu, après un mois et demi de souffrances atroces, mon pauvre dernier enfant, par la faute de la sage femme qui lui avait mal attaché le nombril, ce qui causa une horrible inflammation et puis un abcès qui l'a tuée... J'ai encore, de ce moment-ci, ma fille cadette qui est malade, et le médecin m'affirme qu'elle le sera toujours; il paraît que c'est par suite d'une coqueluche terrible et prolongée, quoique très bien soignée cependant, qu'elle a acquis cette faiblesse de la poitrine. Tu vois que le malheur me tient et se cramponne à moi, comme à une de ses meilleures pratiques ou de ses plus solides clients. Que Dieu, mon cher G..., te préserve

des enfants malades ou morts, car, mon pauvre ami, tu ne peux te figurer quelle torture et quelle prostration cela vous laisse. Cela paraît étrange et incompréhensible : l'on ne comprend pas que, si jeunes, ils vous précèdent dans l'autre monde! »

Cette lettre publiée en 1885 dans la Vie à Paris, du journal le Temps ⁽²⁾, n'était point la seule écrite dans cette note déchirante. M. Jules Claretie en possédait d'autres, non moins émues et douloureuses : « J'ai là, disait-il, de ce pauvre Bresdin, des lettres poignantes datées de l'hôpital Necker, salle Saint-Vincent, n° 8. Quelle misère! mais jamais de rage ni de jalousie. Il n'a haï ni insulté personne, ce malheureux qu'on devait trouver un jour chez lui, mort, a soixante ans passés, tout vêtu, sur son grabat! »

Pauvre Chien-Caillou! il était venu au monde avec, sur le front, le triste tatouage dont parle Baudelaire en sa préface des Histoires extraordinaires d'Edgar Poë : pas de chance! et il en est sorti de même, tatoué plus que jamais : pas de chance! pas de chance! Et c'est ainsi qu'il est arrivé au bout de son calvaire, presque sans un instant de repos,

(2) La Vie à Paris, 1885, par Jules Claretie, sixième année.

sans une éclaircie de soleil, avec la tranquillité consternée d'une conscience qui « n'a haï ni insulté personne »; et ce fut enfin le salut, la délivrance si longtemps attendue d'une âme effroyablement hantée, peuplée de fantômes, livrée aux hallucinations les plus incohérentes, mais non révoltée ni perverse, accessible à l'affection, à la pitié, aux sentiments humains, abattue par l'adversité, mais patiente et résignée. Bresdin s'est peint supérieurement lui-même dans une estampe qui a ces mots pour légende : « Je porte cette pierre depuis cinquante ans. » Elle est de 1868 et datée de la *Fosse-aux-Lions*.

Dans un joli encadrement de feuillage, d'une finesse remarquable, se voient des blocs de rocher superposés, d'où s'envolent des oiseaux de proie. Un gros bloc se détache du sommet. Un pauvre hère, debout auprès d'une énorme pierre qui occupe le milieu de la composition, et au bas de laquelle s'enroulent des serpents, tient de la main gauche une fourche, et du bras droit qu'il lève en l'air, semble souligner l'histoire de sa vie : *Je porte cette pierre depuis cinquante ans!* Un attelage rustique, à demi sorti de l'ombre, se montre derrière le mystérieux personnage.

A gauche, reluit un coin d'étang, animé par un batelet de pêcheurs (3).

En regard de la sombre légende dessinée par Bresdin, il en existe une autre écrite par M. Champfleury: c'est celle dont parle cet écrivain dans la lettre qu'il nous fit honneur de nous adresser, et qui servit de thème au conte intitulé : *Chien-Caillou*.

Le conte représente Rodolphe Bresdin comme un dessinateur épris de son art, laborieux et besogneux, et ne retirant de son travail qu'un maigre salaire; exploité sans pitié par des juifs qui trafiquent de ses ouvrages, les achetant pour un morceau de pain et les revendant à prix d'or, comme des originaux d'un élève de Rembrandt. Ce récit fantastique eut pour conséquence de donner à notre artiste, alors inconnu, une notoriété soudaine et de le populariser sous le surnom de Chien-Caillou.

Cette dénomination bizarre avait été appliquée à Bresdin par ses camarades d'atelier, à cause de son engouement pour les romans de Fenimore Cooper qui avaient

(3) Le plus obligeant des collectionneurs, M. Emile Lachenaud, de Limoges, a bien voulu mettre à ma disposition les documents qu'il possède; je lui en exprime ici mon remerciement.

beaucoup de vogue et, en particulier, pour le chef des Mohicans, Chingaow. M. Henri Beraldi⁽⁴⁾ raconte que Bresdin s'était si complètement mis dans la peau de ce chef Indien, qu'il s'ingéniait à en imiter les allures sauvages et que même, pour pousser la ressemblance jusqu'au bout, il avait pris le nom de son modèle et habité quelque temps, à son exemple, dans une véritable hutte. Voilà comment le héros de Cooper, Chingaow, a donné naissance à Chien-Caillou, et pourquoi, grâce à la nouvelle de Champfleury le nom de Chien-Caillou est plus connu que celui de Bresdin.

La misère rend souvent injuste. Bresdin devant sa renommée à cette curieuse fantaisie. Il s'en montra peu reconnaissant et se mit à clabauder partout que c'était Champfleury qui lui devait sa première gloire. M. Paul Eudel⁽⁵⁾, qui a dressé le catalogue des estampes de Bresdin possédées par l'auteur du conte, dit dans la préface que le malheureux artiste, sous prétexte que Champfleury était son obligé, « s'attacha à ses

(4) Les Graceurs du X/N° siècle. par Henri Beraldi. 1886

(5) Catalogue des Estampes de Champfleury, avec préface de Paul Eudel. 1891

pas, s'installa auprès de lui à Sèvres et puisa dans sa bourse sans vergogne » : que celui-ci, à bout de patience, lui consigna sa porte, et que Chien-Caillou colporta ses doléances de journal en journal, dans tous les cabinets de rédaction, pour attendrir la presse qui finalement se rangea de son côté. M. Eudel ajoute que Champfleury ne s'en émut pas autrement et le Figaro ayant, à quelque temps de là, reproduit sa nouvelle, il abandonna ses droits d'auteur à Bresdin qui les toucha, bien entendu, et cessa de voir son généreux ami.

Je ne sais si la version est vraie; elle est vraisemblable. L'ingratitude n'a pas été inventée par Rodolphe Bresdin. De pareils procédés se sont vus plus d'une fois entre gens du même atelier et du même clan. Étant donnée la fêlure, par laquelle ont passé dans la cervelle de Chien-Caillou toutes les larves de l'hallucination et tous les spectres de la fièvre, il est logique d'admettre que Bresdin put se considérer, inconsciemment, comme l'inspirateur ou le principal collaborateur du livre à succès de son camarade et se croire autorisé à en percevoir les droits.

Quoi qu'il en soit, M. Champfleury nous a donné un bon exemple. Ne soyons pas plus sévère que lui. Malgré les frasques du pauvre

graveur et malgré tout, il a continué de suivre, d'un œil indulgent, les péripéties d'une existence dont, mieux que personne, il a pu apprécier les écarts et les mérites. Les torts de Bresdin ont été si durement expiés! ils ont été, on peut le dire, rachetés par tant de souffrances, de privations et d'angoisses, qu'il y aurait injustice à ne pas lui tenir compte du peu que la destinée a fait pour lui, du rude combat qu'il a mené pendant un demi-siècle, et de la lutte inégale qu'il a soutenue, à travers les plus cruelles tribulations, contre les suggestions mauvaises des existences dévoyées et ratées.

Il aurait pu, à l'exemple de bien d'autres, jeter le manche après la cognée, se laisser aller à l'indépendance honteuse d'un Villon ou se lancer dans l'insurrection comme Courbet; il se contenta de vivre à l'écart, en sauvage qu'il était, et de se renfermer dans un idéal composé à son image, absurde, barbouillé, fantastique. C'est dans dans la triste patrie des vaincus de la vie qu'il se réfugia, dans le rêve noir, dans *son rêve*, fait de quelques visions poétiques et d'apparitions difformes. La plupart de ses dessins n'en sont que la traduction trop fidèle. Son eau-forte, précisément intitulée *Mon rêve*, nous donne une idée du cahos de ses impressions et de sa

manière de composer. Elle parut dans l'Art moderne et porte la date de 1883.

Au premier plan, un port de mer, avec plusieurs barques montées par des pêcheurs.

Sur le rivage à gauche, apparaît un personnage debout, tenant à la main un poisson qu'il vient de recevoir du patron d'une embarcation voisine.

Un autre bateau arrive; l'un des hommes qui s'y trouvent, levant les bras en l'air, montre un échantillon de sa pêche et semble dire : les voilà, les beaux poissons!

À droite, une petite barque se dirige du même côté. — Derrière, se dessine un vaisseau à voiles : dans l'une des voiles blanches, on lit les initiales de l'artiste et la date renversée de la composition, 3881; sur les vergues, sont disséminés de nombreux matelots. Un fort navire occupe le fond de droite. Plus loin, se voit un fouillis de cordages et de mâts, après lesquels sont suspendus les mousses et les hommes de service.

Un riche palais ducal, dans le style vénitien, remarquable par la variété des ordres d'architecture que l'artiste y a fait entrer, s'élève au bord de la mer.

A u d e v a n t , u n e t o u r e l l e e n en corbellement, avec une grande fenê tre ogivale, à laquelle affleure un balcon couvert, supporté par des colonnettes et occupé par diverses personnes, dont l'une se penche au dehors et considère le mouvement du port. Entre la tourelle et le palais, se détache une colonne cannelée, au sommet de laquelle est une statue de femme, tenant un bouclier et une pique.

Sur le derrière de la tourelle, au niveau du toit, une cage de grande dimension. Trois oiseaux sont perchés dessus. Deux autres volatiles occupent le palier de la porte.

Tout auprès de la colonne cannelée, se dresse un piédestal qui est surmonté d'une statue, ou d'une femme vivante, de haute taille, tournant le dos au spectateur et portant une épée dans la main, étendant l'autre main vers la droite. À ses pieds, est gracieusement posé un enfant qui la regarde.

Quelques groupes variés animent le petit espace qui sépare le rivage du palais. En un coin, un chien assis sur ses pattes de derrière fixe attentivement un point du paysage.

Une file de gentilshommes sort de la tourelle et paraît se diriger du côté d'une barque, où devisent plusieurs personnages

dont l'un tend la main vers les nouveaux arrivants.

Les paysages de Bresdin n'échappent pas au décousu et à l'étrangeté ordinaire de ses conceptions. J'en ai un sous les yeux, qui représente, au premier plan, des troncs d'arbre sans feuilles, enchevêtrés de façon extravagante et revêtus d'une écorce écailleuse, semblable à une peau de poisson. Quelques branches effilées finissent en pointes d'aiguille, d'autres sont contournées comme des tire-bouchons.

Au milieu, tout un entrelacement d'herbes et de plantes, sans nulle trace de sentier. On y voit néanmoins surgir quelques figures humaines. Un personnage bizarre, la tête encapuchonnée, affublé d'une longue robe, montre du doigt le ciel à une femme accroupie devant lui. Une autre femme, portant sur la tête une cruche de forme antique, suit majestueusement l'invisible chemin. Tout à côté, un cavalier, d'apparence mexicaine, presse sa monture et longe la chaussée d'un étang, dont les eaux baignent des blocs de rocher entassés au hasard, des excavations ténébreuses, et sont sillonnées par des voiles blanches de bateaux de plaisance.

Dans un genre adouci, et où les nerfs de l'artiste semblent se détendre au contact d'une vision supérieure, nous citerons *La Fuite en Egypte*.

La Sainte Famille se repose de la longue traversée du désert, sous le ciel clément d'une oasis pleine de charme et de vie. Les plantes et les arbres fourmillent sans grimacer dans un entrelacement pittoresque. Des oiseaux voltigent d'une branche à l'autre. À gauche, une cigogne, plantée sur une patte. Sur la droite, une gazelle fuit éperdument. Du fouillis des arbres, s'échappent les eaux bouillonnantes d'une cascade. Quelques canards jouent dans une mare voisine. Dans le coin, à gauche, on voit Saint Joseph; deux gazelles sont couchées à ses pieds. Joseph a le visage tourné du côté de Marie, qui est debout et semble lui parler de Jésus. Le Dieu-enfant se tient devant sa mère, non loin de Joseph. Un nimbe lumineux ceint les fronts de Jésus et de la Vierge.

La pièce capitale de Bresdin est *Le bon Samaritain*, grande lithographie à la plume, que M. Paul Eudel présente comme intéressante et fort curieuse. Elle est rangée par les critiques d'art au premier rang des compositions de Bresdin. La lithographie

originale a figuré à l'Exposition centennale de l'Art français à Lille, en 1889; elle fut exposée, la même année, à Limoges, mais classée par erreur dans la section des eaux-fortes.

Le bon Samaritain en voyage est arrivé dans un endroit fort touffu, d'où partent, à son approche, des oiseaux à tire-d'aile. Au milieu de l'épais massif des arbres, se montre une riante éclaircie. A l'extrême horizon, une lumière plus vive se projette sur une grande ville, Jérusalem sans doute. On voit se dessiner nettement, à travers le paysage, un chemin bordé de plantes à grand feuillage et de palmiers.

Au premier plan, une rivière avec un héron et quelques oiseaux dans les joncs. Des singes sont accrochés dans les arbres. Quelques branches tordues et noueuses affectent des formes bizarres.

Le Samaritain qui était en marche sur sa monture, ayant aperçu un homme à demi-mort, étendu en travers du chemin, met pied à terre et s'apprête à panser les plaies du malheureux.

La composition est simple, traitée dans une note émue et apaisée. Rodolphe Bresdin y est sans doute toujours reconnaissable; mais c'est du Bresdin adouci, entre deux accès de

fièvre, et du meilleur. Il s'y est montré, de l'avis de tous, compositeur et dessinateur habile.

Le lot d'estampes laissé par Bresdin n'est pas considérable. On a vu figurer à la vente Champfleury, d'après le catalogue de M. Eudel :

Un Intérieur de blanchisserie;

Douze épreuves d'eaux-fortes: paysages, marines, non terminées; un titre de romance, *le Valon*, poésie de Lamartine; états de planches probablement uniques;

Treize eaux-fortes de la *Revue fantaisiste*;
Le bon Samaritain;

Quatorze lithographies: paysages, scènes, intérieurs, sujets de fantaisie. Quelques unes sont des reports d'eaux-fortes mises sur pierre;

Sept lithographies et reports d'eaux-fortes sur pierre, dont la grande pièce *Le bon Samaritain*;

Deux dessins à l'encre de Chine et à la sépia :

Un Intérieur, Le Repos en Egypte;

Carte de visite pour le nouvel an, dessin à la plume d'une grande finesse représentant une chaumière et, sur le premier plan, un cavalier qui fait boire sa bête.

M. Henri Beraldi mentionne trois dessins à la plume :

La Baigneuse;

La Baigneuse et la Mort;

La Comédie de la Mort;

Deux titres in-4° : Fables. L'un des deux, avec cette légende : « *Je porte cette pierre depuis cinquante ans* »;

La Fuite en Egypte;

Le bon Samaritain.

Un collectionneur corrèzien hors de pair, M. Clément-Simon, possède plusieurs dessins à la plume originaux, dont quelques-uns lui ont été donnés et dédiés par l'auteur, lors du séjour de Bresdin dans notre pays. Je signale, entre autres :

1° Un intérieur d'atelier, portant la date de 1847 et mesurant 100 millimètres sur 78.

On voit au premier plan un homme tenant par la main un enfant nu, porteur d'une houlette terminée en forme de croix et que surmonte une bannière. Une femme, vêtue seulement à partir de la ceinture, serre dans ses bras un enfantelet, qui fait effort pour se rapprocher de l'autre petit.

Le premier plan est séparé du second par une claire-voie très basse. Au second, deux

individus sont accroupis devant une cheminée, qui ressemble à une forge. Dans le fond, se dessinent plusieurs personnages dans des attitudes diverses; l'un d'eux est assis à un établi et paraît occupé à un ouvrage minutieux sur un métier de tourneur.

2° Un paysage ascétique, de 87 millimètres sur 67.

Dans un coin de désert aride, sur le devant d'une grotte, un moine est assis. À sa gauche, tombe des parois du rocher comme une petite cascade de lumière; à sa droite, sur un fond vivement éclairé, se détache un crucifix. Tout est noir à l'entour. On remarque auprès du religieux, rangées sur une table, une sphère, une écritoire, des plumes, des livres. Sa figure exprime la sérénité et le contentement; son regard est intelligent et doux, son geste accueillant. Il semble s'adresser à une personne qu'on n'aperçoit pas et dire : Voyez, on est bien ici; je prie, je travaille, je suis heureux!

Le dessin, d'un beau caractère et d'une ferme exécution, n'est gâté par aucun des accessoires criards, chers à Bresdin.

L'album de notre obligeant et savant ami, que nous avons eu en communication, contient en outre :

1° L'étude originale à la plume, du *Repos en Egypte*, mesurant 173 millimètres sur 130.

Joseph est couché au pied d'un arbre, dans le désert, et dort; derrière lui, l'âne montre sa tête.

Tout auprès, le haut du corps appuyé au tronc du même arbre, la Vierge repose, tenant dans ses bras l'enfant-Dieu endormi. Des touffes de fleurs bordent le premier plan et viennent s'épanouir devant la Vierge-mère.

Une atmosphère de paix et de douceur enveloppe la scène. La plume de l'artiste a traduit avec une naïveté heureuse le religieux mystère.

2° Une eau-forte, où se voit sous un berceau de branches un vieillard très barbu, avec de longs cheveux embroussaillés, tenant un livre ouvert sur ses genoux et écrivant. Dans le fond du paysage, sous un ciel tourmenté, s'estompent vaguement une rivière, un pont, une église, divers monuments, et, dans le lointain, les lignes presque indistinctes de hautes montagnes.

3° Une autre eau-forte représentant, assis au bas d'un arbre, un Saint nu et nimbé, et à côté du Saint, à sa portée, un caducée et des crânes humains. L'un de ses pieds repose sur une tête de mort. Aux branches de l'arbre est

suspendue une tête coupée, barbue et noire. Au dernier plan apparaît, à peine visible, une forme de femme nue. On lit en un coin de la composition cette inscription bizarre, d'où la fraternité suspecte à Bresdin est ironiquement supprimée : *égalité, Bresdin, liberté*.

4° Enfin, une curieuse eau-forte minuscule, datée de 1849 et signée R. B. D. Elle reproduit une scène d'hiver dans un intérieur de campagne.

Un personnage transi de froid est assis devant une cheminée sans feu. Il tient ses bras croisés et serrés fortement contre sa poitrine. Tout ramassé et comme pelotonné sur lui-même, il se rapproche du foyer où flambe la seule illusion de la flamme bienfaisante. Un chat, faisant l'office d'édredon, est étendu de son long sur les épaules du pauvre diable. Le chien de la maison regarde tristement son maître. Un lapin grignote tranquillement une carotte dans un coin de la pièce.

Serait-ce un souvenir personnel, et ne se croirait-on pas dans la case de Bresdin, aux environs de Paris, un jour d'hiver, alors qu'il s'essayait au rôle de Chingaow, en la

compagnie de ses amis fidèles le chien, le chat et le lapin, sa seule famille à ce moment-là?

Voilà, à peu de chose près, dans la nomenclature qui précède, ensemble présentement connu des compositions de ce dessinateur de mérite qui signa Rodolphe Bresdin, de cet esprit malade qu'on appela Chien-Caillou.

On peut dire qu'il valut mieux que sa destinée, et qu'il se fût distingué comme d'autre qui commencèrent avec lui, et sont arrivés, sans plus de talent, à la célébrité, si la dose de bon sens, nécessaire à tous les hommes, ne lui avait pas été si parcimonieusement départie.

L'expérience, les voyages, les leçons du malheur les années survenantes, les angoisses et le souci d'une famille extrêmement malheureuse, rien ne put combler cette lacune et guérir ce déséquilibré le mettre dans le chemin commun, celui de tout le monde, l'arracher à l'obsession des fantômes, aux folles images du rêve. Tel nous l'avions connu dans l'extravagante liberté de ses commencements, tel nous le retrouvâmes à Tulle, et il a toujours été ainsi, vivant à l'aventure, couchant à la belle étoile, en quête

du pain quotidien et d'un grabat; et il est mort comme il avait vécu.

Sans doute l'énergie morale, l'effort nécessaire pour réagir contre une nature si agitée, lui firent défaut. Au lieu de se raidir pour remonter le courant, il s'y laissa aller, le suivit. À l'époque de sa jeunesse, mieux encouragé, plus efficacement soutenu, il aurait peut-être trouvé en lui assez de vigueur morale pour résister et se diriger; mais déjà malheureux, il manqua de courage, et plus tard, vieilli, il n'eut plus la force, ne put se ressaisir, aborder le bon rivage. Il échoua misérablement. On lui fit, il est vrai, de plus belles funérailles qu'à Alfred de Musset, et à Mme Desbordes-Valmore qui l'avait de quelques jours précédé dans la tombe; mais alors, que lui importait! la bienveillance tardive, à l'égard des artistes misérables, ressemble cruellement à de l'ironie.

On a dit de Baudelaire qu'il fut bizarre par goût, que sa fantaisie fut cherchée, travaillée. Cela est exact, en partie. Tel ne fut pas le cas de Bresdin. Ce dernier fut véritablement victime de son état mental. Son originalité ne fut pas voulue, elle fut subie. La fée macabre qui présida à sa naissance lui fit ce triste cadeau.

Grâce à ses dons personnels et au roman de Champfleury, grâce peut-être aussi à cette faculté du bizarre qui excite toujours un sentiment de curiosité, il a fait tant bien que mal, plutôt mal que bien, son bout de chemin. Il l'a fait à la sueur de son front, sur une route sans ombrage, parsemée de ronces, bordée de précipices, non en voiture, ni même à pied comme le commun des mortels, mais à quatre pattes; et il est arrivé tout de même, pas bien loin ni bien haut, en un coin de la plaine qui s'étend au pied des monts où pousse le laurier. Parmi les *minores*, il occupe encore une place qui a quelque prix.

Somme toute, Rodolphe Bresdin est plus à plaindre qu'à blâmer. Le gai rayon de soleil manqua à son imagination. Son talent ne connut pas le baiser des chastes muses. Il s'est élevé et formé à la grâce de Dieu, et à la diable. La flore de son jardin artistique s'en est ressentie. C'est pourquoi, dans son œuvre, à côté de quelques jolies fleurs, se tordent des arbustes infernaux et rampent des plantes en forme de serpent.

Ce solitaire farouche, qui a eu la spécialité des cauchemars et le sort des meurt-de-faim, était doué d'une âme aimante et sensible. Ce déshérité a travaillé sans envie à côté des plus

riches et des plus heureux. Cet accablé a vécu de résignation. Il y aurait injustice à ne pas s'en souvenir, dans le jugement à porter sur lui. Rodolphe Bresdin, en définitive, le pauvre Chien-Caillou, a passé parmi nous, sans laisser de traces malfaisantes, victime de son rêve d'art, comme une ombre infortunée, grimaçante et inoffensive.

Bibliothèque numérique du Limousin

Emile Fage - chien-Caillou

La transcription et la mise en page
de cet ouvrage ont été effectuées par
Dominique Petitjean,
Atelier Nulpar à Rezé

➤ Pour me contacter

➤ Pour une visite de mon site internet

CHIEN-CAILLOU